



# Carrousel d'animaux

le 14 octobre 2021 - à partir de 18h  
Goetz-Monin n°8 - 1205 Genève



# ATCHOUM

— 4 histoires pour la plage — n°9



ATCHOUM MAGAZINE EST IMPRIMÉ À GENÈVE /// 1 CHF /// Raphaël Nessim & Adrienne Ruffieux ///  
ABONNEZ-VOUS POUR LE RECEVOIR CHEZ VOUS /2CHF/ OU VENEZ LE CHERCHER AU KIOSQUE ITINÉRANT /1CHF/ TOUS DROITS RÉSERVÉS  
GRAPHISME, ILLUSTRATION ET COMMUNICATION SUR MESURE ///  
INSTAGRAM//RAFRAF.CH///CONTACT//rnessim2@gmail.com

La vie est une fête

Enfant, elle avait élu l'heure du bain comme heure sacrée. Elle se faisait un plaisir de rentrer dans cet espace de volupté lactée, ce rectangle liquide vert d'eau. Le clapotis des vaguelettes lui permettait de dériver vers d'heureuses tempêtes, des aventures marines aux lois secrètes. La mousse volait autour de son petit corps gras. Les bulles de savon avaient chacune ce qui semblait être une petite porte, en vérité le reflet du miroir. Les bulles étaient ainsi autant de petites maisons extraterrestres et imaginer pouvoir y entrer la rendait ivre de joie.

Adulte, l'heure du bain avait perdu de son éclat et tremper dans une vasque d'eau grise comme une tête de morue dans son jus ne la tentait plus trop. Les joies du bain disparues, l'espace de jeu subsistait dans le temps de la fête. Flore n'avait jamais vraiment attendu qu'on l'invite pour faire de chaque soirée une fête. Même seule, un verre de rosé à la main, elle le levait pour regarder le monde qu'il contenait, comme les bulles savonneuses de son enfance. Une goutte, un univers, et les possibilités floues et joyeuses qui s'y trouvaient.

La jeunesse a bonne presse, disait son buraliste. Mais Flore n'était ni jeune, ni spécialement intéressée par le paraître. Mais elle vénérât la fête, l'espace-temps où tout s'arrête et qu'on associe si souvent aux jeunes âmes. Fumeuse invétérée depuis l'été de ses 14 ans, elle aimait la fumée comme elle aimait la mousse, pour leur matérialité fluide et inclassable. Le temps nous fume et par vengeance, nous le fumons. Comme Baudelaire, elle aimait croire qu'on consume le temps dans l'acte de fumer, un pied-de-nez à cette dimension imperturbable qui finira par l'achever comme tout le monde, mais peu importe.

Une fête est surtout l'espace qui reste quand le dernier éclat de rire se réverbère au fond d'un verre. Les Upanishads disent que nous contenons de l'infini, un concept qui plaisait à Flore, puisque comme la fumée, il offrait une brèche hors du temps. Comme la fée clochette et quelques philosophes, elle pensait que le battement des heures n'existait pas. Qu'il suffisait de le réduire en phobie pour que la dimension du temps s'effondre, que les pages volent, que les gens dansent. La fête est un temps sacré qui s'établit hors du temps commun, celui qui dévale la pente comme une caisse à savon, et c'est pour ça qu'elle le savait sien.

Elle détestait écrire et se demandait bien comment elle avait pu faire carrière avec une activité qui pouvait vous serrer l'estomac autant que 3 espressos à jeun. Elle partageait l'avis de Ferdinand De Saussure qui avouait « une horreur malade de la plume » et pour qui écrire était « un supplice inimaginable, tout à fait disproportionné avec l'importance du travail ». Souvent, elle pensait à son chien pour aller mieux. Elle savait que caresser un chien permettait de favoriser la synthèse d'ocytocine, l'hormone de l'amour et des gens heureux et confiants et ne s'en privait pas.

Jackson s'agitait à ses pieds pour attraper quelques miettes de croissant. Il s'agissait d'un cocker noir, enclin aux otites et borgne de surcroît. Quand elle avait adopté la bête, il avait déjà 4 ans et il lui avait semblé difficile de changer son nom, même si elle détestait les anglicismes et l'hégémonie des noms américains qui fleurissait depuis bien trop longtemps. Elle n'aimait pas qu'on croie qu'elle y avait elle aussi succombé. On lui avait expliqué que pour changer le nom d'un chien en espérant qu'il réponde toujours quand on l'appelle, il fallait maintenir la dernière syllabes identique. Quelques jours avant d'être allée chercher la bête à la SPA, elle avait tenté quelques variantes sans succès, et caressé l'idée de renommer l'animal par l'impératif « klaxonne ! » et puis avait laissé tomber après avoir senti une pluie de regards peïnés s'abattre sur son épaule. Pour appeler Jackson sans crier son nom, elle avait recours à un petit sifflet en métal qu'elle s'était attaché autour du poignet. Avec ce petit signe de reconnaissance, elle était autant l'animal de Jackson que lui était sa bête, voire plus.

Systematiques de l'oubli

En me penchant pour prendre le livre tombé derrière l'étagère il y a plus de trois mois, je m'aperçois qu'il n'y est plus, qu'il a tout bonnement disparu. Impossible de savoir s'il a été déplacé ou simplement rêvé. Je me demande souvent à quelle fréquence nos pensées nous induisent en erreur. Combien de souvenirs artificiels abritons-nous ? Bricolons-nous des pensées pour satisfaire nos cerveaux impérieux, comme autant de colliers de pâtes savamment assemblés pour une fête qui n'en est pas vraiment une ? La perte – ou l'idée de la perte – du livre me laisse avec l'inconfort de n'être qu'une machine à narration qui colle bout à bout des séquences, comme le monteur fou d'un film foutraque. Nous ignorons combien de kilomètres de pellicule se forment sans cesse en nous.

Comme un scaphandre qui prend l'eau, nous contenons des vingtaines d'horizons différents que nous tenons à une distance mentale raisonnable, pour éviter qu'ils ne nous submergent.

Faute de temps, mais surtout par habitude, nous restons souvent limités au bruit des possibilités que nous imaginons et qui finissent par se cristalliser en l'habitude, le vieux manteau élimé de l'identité. Comme dans ces cahiers de jeux pour enfants, où nous laissons notre crayon tracer une voie préfabriquée dans un labyrinthe aux circonvolutions inutilement compliquées, nous nous comportons parfois comme si le sentiment de complétion qu'apporte le fait de rendre chaque objet égaré à son prétendu propriétaire suffisait. Mais au-delà du muret de nos habitudes apparaît un flou intéressant, qui nous suggère tranquillement que les limitations visuelles ne sont que des leurres, destinés à décourager les plus couards d'entre nous, ceux qui comme moi vivent peinaris à l'abri du muret. En ouvrant un autre livre pour me consoler de la perte du précédent, je tombe sur un vers consolateur de Pierre-Jean Jouve: « Car nous sommes où nous ne sommes pas ». Indépendante de notre volonté, l'action de nos vies se déroule bien souvent au-delà de nos limites de chair. En voilà une pensée heureuse.

Les vacances s'allongeaient devant lui comme une autoroute d'ennui. La nature a horreur du vide, avait l'habitude de dire son instructrice de yoga. Je suis la nature, pensait Pierre. Il aimait lézarder au soleil, mais pas trop longtemps. Comme les gens sujets au vertige, il était pris de panique autant qu'il était attiré par le vide et c'était plutôt rare pour un grimpeur. Il était fasciné par les laveurs de vitres pendus comme des décorations de Noël en haut des gratte-ciels. Leur insouciance le déconcertait, lui qui était payé bien plus cher pour s'incruster à la force des bras dans des paysages magnifiques.

Il avait l'habitude de manger le contenu de son Tupperware – des lasagnes ou des nouilles qu'il ne prenait jamais le temps de chauffer – sur un banc au parc. C'est là qu'il croisait toute sortes de gens bizarres, qui lui faisaient douter de vraiment faire partie de l'espèce humaine. La plupart d'entre eux semblaient légèrement assommés comme au sortir d'une sieste sous Xanax, et Pierre se demandait souvent de quelle partie de leur cerveau ces individus avaient dû sciemment se détacher pour continuer à avancer, avec la lenteur robotique d'un aspirateur d'aquarium. Pour ceux-là, la vie ressemblait à un jeu perdu d'avance, une impasse sans bougainvilliers, un robinet qui fuit de tristesse.

Un pigeon avançait tristement, une aile abimée le faisait pencher du côté droit, comme un deltaplane en phase d'arrêt. Un joggeur passait derrière lui et s'il avait pu avoir autant pitié pour un homme que pour un animal, son cœur se serait serré. Comme beaucoup d'adeptes du sport au parc, il n'avait visiblement aucune idée de ce qu'il faisait et son corps blanchâtre et tordu peinait à suivre sa grosse tête lourde et chauve. Pourquoi s'imposer pareille torture, se demandait Pierre et un sentiment d'agacement et de mépris lui serra la gorge. Il contempla tristement sa tasse de café froid et se décida à suivre le pigeon.

Textes: Adrienne Ruffieux